

Les sonnets silencieux

Recueil de sonnets libres

Mélissa El Aoud

Mélissa El Aoud

Les sonnets silencieux

Recueil de sonnets libres

© Mélissa El Aoud, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-1776-9

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Que les ombres se mélangent dans mes rêves
Et me laissent de marbre face à ton regard
Fiévreux, et brûlant trop de tes touchers épars
Autour de mon corps dont mon cœur tu t'enlèves.
De grâce oh cruelle âme, une trêve
S'impose désormais dans le creux du brouillard
De tes yeux faisant rugir en moi le blizzard
Mordant ; je m'en vais en récolter la sève.
Sous les plis de tes bras l'Amour va se blottir
Je n'ai plus de sens à m'attarder seul ici
Seule la nostalgie me couvre de baisers
Alanguis, et tente ma peine d'adoucir.
Va donc ; car de toi je ne serai plus transi
Malgré la si fraîche chaleur de ton corset.

Sur le seuil de ta porte à tâtons j'avance
Sans prendre garde aux nombreux débris de vases
Jonchant le sol et que mes souliers écrasent ;
Ils craquent comme mon corps en ton absence.
Je revois encore de tes pas la cadence
Enflammée, ton dos se courbant sous l'extase
De l'aurore et fait briller tes yeux topaze ;
Ton âme brûle et j'en vois la déchéance.
Si Dieu est là présent, qu'il fasse un serviteur
De tout mon être entier, du bout des ongles aux lèvres
Amères qui goûtent le lait de tes larmes ;
Qu'enfin il m'ôte peur et vive douleur
De l'heure où ton corps frêle est pris par la fièvre ;
Car sans toi je ne suis rien, je n'ai plus d'armes.

Dans un joli pré je vois les Muses danser ;
Sous leurs pieds l'herbe se courbe et renaît la vie ;
Le ruisseau de leurs soies douces est tel un puits
Au fond duquel j'aspire à me réfugier.
Les ombres caressent leurs cheveux attachés
Aux cœurs des poètes, de leurs charmes épris ;
Nature entière et dieux égarés épient
La grâce de leur amour, nectar de leur beauté.
Jamais d'une vie un tel spectacle n'est vu ;
Haleine en suspens, les yeux emplis de larmes
Auxquelles je ne peux échapper ; captif toujours
Je me perds ; tout cet univers que j'ai connu
S'ébranle et se brise ; et je rends les armes
À ces déesses qui éternisent le jour.

Je sens les aiguilles du temps qui me nuisent ;
Leur force menue m'accable de tous les maux
Qui s'efforcent de matérialiser les crocs
Mordants de ma chair et font siffler la brise.
Dans la noirceur du jour j'échappe à l'emprise
De ce cœur qui résonne et trouble les eaux
Paisiblement lisses, gardiennes du joyau
De mon âme ; et lentement j'agonise.
Muses salvatrices, laissez-moi vous suivre ;
Et libérez-moi de cette douce folie
Qui emprisonne tous mes rêves amoureux,
Au détour d'une autre envie qui me fait vivre.
Je me fie à vous dans l'abandon et l'oubli,
Pour ne plus dire l'angoisse de mes adieux.